

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Peintres mélomanes (10^e article) : la musique peinte, RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations du *Bon Juge* au Vaudeville et du *Coup de fouet* aux Nouveautés, MAURICE FROYEZ; première représentation du *Bon Pasteur* au Théâtre-Cluny, H. M.; reprise de *la Mascotte* à la Gaité, O. BN. — III. Ethnographie musicale, notes prises à l'Exposition (14^e article) : la musique chinoise et indo-chinoise, JULIEN TIENSOR. — IV. Le théâtre et les spectacles à l'Exposition (14^e article) : la rue de Paris, ARTHUR POUGIN. — V. Revue des grands concerts. — VI. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

CE QUE DISENT LES CLOCHES

nouvelle mélodie de J. MASSENET, poésie de JEAN DE LA VINGTRIE. — Suivra immédiatement : *Au bord de l'eau*, n° 3 des *Vaines tendresses*, nouvelles mélodies de THÉODORE DUBOIS, poésie de SULLY-PRUDHOMME.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Preludio-patetico* de THÉODORE DUBOIS. — Suivra immédiatement : *la Romäika*, souvenir de Smyrne, de THÉODORE LACK.

PRIMES GRATUITES DU MÉNESTREL

pour l'année 1901

Voir à la 8^e page des précédents numéros.

PEINTRES MÉLOMANES

X

LA MUSIQUE PEINTE

— Je redemande *la Fée des Alpes*, dit une voix jeune.— Et moi, je réclame le *Ballet des Sylphes*...

... Autour du piano, du monumental Érard qui accentuait sa double rangée d'ivoire et d'ébène dans l'enveloppante intimité des lumières, nous étions, l'autre soir, un petit cercle recueilli d'amateurs, jouant, applaudissant, discutant tour à tour, familièrement Beethoven, Schumann, Brahms, Berlioz et Wagner; un compositeur original, excellent pianiste et qui ne chante pas en public, nous ravissait par une interprétation chaleureuse, variée, spirituelle, vivante : c'est un original, en effet, puisqu'il aime assez la musique pour savourer jusqu'aux larmes les partitions des autres!

— Sans le secours du téléphone ni du rusé phonographe, nous revoici donc à nos bien-aimés concerts...

— Sans doute, Madame, mais depuis quelques minutes, dit un fervent collectionneur, je crois être à l'ancienne exposition des Champs-Élysées : le tableau que nous formons à notre insu, je l'ai vu jadis au Salon. Et n'était votre présence, ajouta-t-il en s'inclinant gaiement vers le groupe rieur des pâles toilettes, je préférerais l'art à la nature, car ce vrai chef-d'œuvre, si simple...

— De Fantin-Latour, n'est-ce pas? interrompit la jolie voix friande de Schumann. Un grand portraitiste...

— Vous l'avez deux fois nommé, Madame.

— *Autour du piano*... Je me souviens! C'était au Salon de 1885. Ne peut-on pas manifester quelque mémoire des dates, quand il s'agit de belles choses qui ne sauraient vieillir?... Et j'entends encore la glose murmurée d'un amoureux d'art : « Il y a prise de possession par le musicien; on écoute comme on écouterait la Bible, dans le silence profond et l'immobilité absolue. » J'entends encore ou plutôt je revois la silencieuse *harmonie* qui flottait dans cette atmosphère puritaine, je revois la bonne face rubiconde d'Emmanuel Chabrier se retournant vers l'ami le plus proche de son austère auditoire. Le jeune Vincent d'Indy se tenait droit, tout pâle. Mais l'artiste s'est-il représenté dans ce groupe cordial de portraits masculins?

— Nullement. Ce grand portraitiste, qui est en même temps le plus poétique de nos peintres, est un original, lui aussi, un artiste de la vieille roche, un *artiste*, tout court et sans phrases, dont la belle âme modeste a toujours pratiqué jusqu'à l'ascétisme le conseil du poète au poète :

Ami, cache ta vie, et répands ton esprit...

L'avez-vous jamais rencontré dans une soirée officielle? Êtes-vous poursuivie par sa photographie dans les vitrines éblouissantes, entre deux divettes de café-concert? Lisez-vous quelque *interview* fraîchement prise à sa personne? Au monde où l'on s'ennuie, l'artiste préfère les placides joies du *home*. « Il est *sincère*, quelles délices! » a dit joliment M. Jean Dolent, qui traduisait si bien votre impression sereine *autour du piano*. Mais vous, Mesdames, à qui M. Octave Feuillet lui-même a prêté volontiers une indulgence comme attendrie pour les mauvais sujets, ne serez-vous pas fort désappointées en apprenant par son exemple que l'on peut être un maître indépendant sans rien garder de la bohème aventureuse?

— Vous me navrez, Monsieur, lança la voix chaude qui avait réclamé le *Ballet des Sylphes*. Il me semble toujours mieux aimer l'œuvre lorsque j'ai vu son auteur.

— Plus d'un philosophe partagerait gravement votre badine opinion, Madame. Mais M. Fantin-Latour, sur ce point, ne satisfera jamais la curiosité des psychologues ni la vôtre. Depuis plus de trente ans fidèle à sa rue morose, à sa chère rive gauche, la rive des penseurs, il vit seulement dans ses œuvres et pour elles. Il n'existe que pour les intimes. Combien ne l'ont aperçu

que dans son *Hommage à Delacroix*, régal des musées futurs ? L'auteur s'est représenté là, tel quel, de profil, en tenue d'atelier, petit avec de grands cheveux, plutôt blond et pâle, avec sa bonhomie quasi narquoise, avec la discrétion de l'affectueuse ironie qu'il a toujours, quand il dit, par exemple, l'excellent peintre, après avoir effleuré quelques virtuoses anonymes : « *Oh ! les pianistes qui n'ont pas de doigts !* »

— En ce groupe d'artistes autour d'un portrait du maître, n'est-ce pas le poète Théophile Gautier qui s'étonnait de rencontrer l'image, au reste admirable, d'un Baudelaire à la fois sarcastique et rêveur, du plus romantique des poètes parmi les néophytes du réalisme ?

— Oui, dans sa merveilleuse *Préface des Fleurs du Mal*, où le magicien-ès-lettres nous accordait par avance que les idées de Baudelaire l'avaient quelque temps orienté « vers l'école réaliste dont Courbet est le dieu et Manet le grand-prêtre » ; mais il ajoutait souverainement (je retrouve la page) que « Delacroix avec sa passion fébrile, sa couleur orageuse, sa mélancolie poétique, sa palette de soleil couchant et sa savante pratique d'artiste de la décadence fut et demeura son maître d'élection ». Delacroix, voyez-vous, c'était le dieu de Baudelaire, et c'était, dès lors aussi, le dieu de Fantin-Latour. Le jeune réaliste de 1864 était un poète en puissance, puisqu'il chérissait déjà la musique. Mais à cette heure transitoire, tous les novateurs n'étaient-ils point dits *réalistes*, même « M. Wagner », le compositeur « hyperromantique » ?

— Le mot est de Gautier ?

— Non, de Champfleury, le railleur qui fait partie de l'*Hommage*. Et ses *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* ne craignaient point de confronter Gérard de Nerval et Balzac, M. Wagner et M. Courbet. L'avocat du *Réalisme* se passionnait pour le Prélude de *Lohengrin* aux trois concerts des Italiens, et l'année suivante, au printemps, pour *Tannhäuser*. Ce *Tannhäuser* sifflé, notre jeune peintre ne devait l'entendre au Grand Opéra que trente-quatre ans plus tard, car il avait pris son billet pour la « quatrième », qui fut interdite : mais déjà la poétique volupté du Venusberg hantait ses rêves. Son crayon gras vibrat sur la pierre...

— Un réaliste, un admirateur de Courbet, de Millet, d'Hervier, traduire de prime abord, et si poétiquement, ses adorations musicales, n'est-ce pas un prodige ?

— Pas du tout ! Pour saisir le talent subtil de Fantin-Latour, talent nourri de réel et de songe, il faut revivre le milieu complexe où se forma sa jeunesse. L'âme a des saisons, comme la nature : il y a quelque trente ans, chaque dimanche d'hiver, les premiers concerts Padeloup attiraient la foule tapageuse et les amateurs pensifs ; Schumann et Beethoven, Wagner et Berlioz, — chaque programme était une révélation ! Ce qui nous charme ce soir était sifflé par les uns, applaudi par les autres, comme un miracle du Saint-Graal. La date du 27 octobre 1861, l'année de *Tannhäuser*, semblait lumineuse, à l'égal des *Phares* que Baudelaire avait chantés. Et, déjà, Fantin-Latour était un fanatique de symphonies. Le coloriste qui germait en lui ne se contentait point d'avoir copié plusieurs fois les *Noces de Cana* dans le Salon Carré du Louvre, ni d'exalter son cher Delacroix, que sa hautaine *Immortalité* célébrait naguère encore : il puisait sans trêve des inspirations inédites en écoutant la poésie du Romantisme à travers le prisme merveilleux des accords et des timbres. Et vers le même temps, le jeune homme indépendant pressentait l'impressionnisme aux premiers entretiens du café Guerbois ; mais à Londres, avec James Whistler, il avait étudié sur place la flore si curieusement locale du Préraphaélisme anglais. Telles sont ses origines intellectuelles. Toutefois, son penchant pour la musique a des racines profondes en son caractère même. Intellectuellement, Schumann est l'un des siens. Le peintre estime sa tendresse fière et sa discrète exaltation. Son atmosphère est saturée de cette âme. Il adore les fleurs. Il comprend mieux que personne « le langage des fleurs et des choses muettes », l'artiste qui chérit surtout dans la musique le souvenir d'un passé lumineux qui pleure en souriant. Ce mélancolique sourire est tout son œuvre. Et vous paraissiez regretter, Madame, de ne le point

connaître, vous m'en vouliez un peu de partager sa délicatesse et ses scrupules, en restant muet sur l'homme. Mais l'œuvre est là, tout près de vous, dans votre souvenir, dans vos yeux, miroir brillant où persiste la grâce évanouie de *la Brodeuse* de la Centennale : déjà tel portrait plein d'âme est une mélodie ; ces roses blondes, entrevues dans la pénombre ou sous la voilette, n'évoquent-elles pas les Charlottes idéalisées par les cahiers des Werthers ? Un mélomane seul pouvait deviner ces reines de l'intimité. Ce n'est pas tout. Le peintre des portraits pensifs est en même temps le créateur des songeries vaporeuses ; or, il travaille *d'après* Schumann et Brahms, *d'après* Wagner et Berlioz : telle est son originalité propre !

— Enfin, le voilà donc, le vrai *peintre mélomane* !

— Patience, Mesdames ! Il y a, certes, plusieurs façons de se montrer *peintre mélomane* ; on peut être musicien, comme l'immortel interrogateur de la *Joconde* ; ami de la musique, comme Delacroix ; amoureux de l'orchestre, la plus prestigieuse des palettes, comme Franz Liszt, qui *voyait* tant de choses dans les timbres ; inspiré soudainement, touché de la grâce au théâtre, comme notre Corot rentrant d'*Orphée*. Eh bien, cette inspiration, passagère chez l'admirateur de M^{me} Viardot, devient une seconde nature chez Fantin-Latour : à ses yeux, la musique devient femme et revêt des formes. Le peintre la voit et l'exprime. Elle est sa Muse. Ce n'est pas lui qui, musicien, défendrait la mauvaise humeur de Berlioz prétendant que le *Jugement dernier* de la Sixtine était resté sans influence sur le colossal émoi de son *Requiem* ; peintre, il a trouvé de bonne heure, dans la commotion musicale, un noble prétexte de rêverie, le renouvellement souhaité des plus poétiques légendes :

Sur des sujets anciens, faisons des vers nouveaux...

N'est-ce point la tradition même de Schumann, qui, féru des maîtres, mais jaloux de son libre arbitre, a rajeuni les formes classiques en les drapant de son rêve ? Et la troisième partie mystique de son *Faust* n'est-elle pas un oratorio transfiguré ? Les *allégories* de M. Fantin sont des âmes sœurs, dans le décor des trompettes et des palmes. Illustrons musicalement notre idée en jouant la *Rédemption de Faust*.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

SEMAINE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. *Le Bon Juge*, comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson. — THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. *Le Coup de fouet*, comédie en 3 actes, de MM. Hennequin et Duval.

Le théâtre du Vaudeville vient de nous donner une pièce des plus amusantes. M. Porel semblait avoir abandonné la comédie légère pour nous offrir une série d'œuvres plus ou moins psychologiques et plus ou moins heureuses. Avec *Le Bon Juge*, le bon et sympathique directeur est revenu à la joyeuse tradition qui assura à son théâtre les succès centenaires des *Surprises du divorce*, du *Conseil judiciaire*, de *Tête de linotte*, j'en passe et des meilleurs. De pareils spectacles, quoi qu'on en dise, délassent l'esprit des tracas de la vie journalière, le reposent des comédies trop subtiles et d'une analyse trop énervante, qu'une certaine école voudrait exclusivement nous imposer, en bannissant, de tout théâtre d'ordre, le rire, qui est le propre de l'homme et surtout le propre du Parisien.

Le nouveau succès de M. Bisson est une satire ou une charge, comme vous le voudrez, de nos excellents magistrats. Sans vouloir comparer en rien cette pièce à *la Robe rouge*, il est assez piquant de voir la magistrature portée sur la même scène par deux maîtres de talent et de genre si différents, et de rapprocher le tableau plein de vérité de M. Brieux de la pochade pleine de fantaisie de M. Bisson.

Le Plantin est le bon juge d'instruction qui use et abuse de son pouvoir discrétionnaire de la façon la plus étonnante ; il fait arrêter tout le monde et il est incapable de rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de ses victimes, puisqu'il ignore, la plupart du temps, la cause de leur arrestation.

Après mille péripéties plus réjouissantes les unes que les autres, après des évasions inénarrables, nous voyons les victimes du bon juge former un syndicat avec la propre femme du volage. Le Plantin et avec